LUTTE ET VICTOIRE

Je dois d'abord vous dire, amis lecteurs, qu'il ne s'agit pas ici d'une lutte à feu et à sang ; mais d'une guerre journalière dans laquelle j'ai fini par vaincre le sort.

La vie n'est pas toujours couleur de rose ! Hélas ! elle est parfois couleur de suie ! C'était bien mon cas, puisque j'en étais rendue à me demander : Où aller ? A quelle porte frapper ? et à me dire : Verrai-je enfin le terme de mes tribulations ?...

Cette existence précaire durait depuis longtemps déjà, et je voyais avec terreur s'avancer le moment où il faudrait capituler devant dame Misère. La faim conseillait mal. Si, affamée, je faisais bon marché de mes croyances et me laissais pervertir ! Pourtant, si je veux quelque chose, je ne veux que par la sincérité de mes convictions. Je leur ai, toujours et sans regret, sacrifié mes intérêts. J'ai préféré supporter mille déconvenues et garder intacts les enseignements sacrés que reçut mon enfance.

Le souvenir de ma mère, si bonne et d'un cœur si haut, me préserve de ces rêveries dangereuses qui assaillent les inexpérimentés, de ces influences néfastes qui gâtent l'esprit le mieux trempé. Je n'ai jamais varié dans mes principes, et mes opinions, modifiées seulement par l'expérience, sont telles aujourd'hui qu'elles étaient au sortir du pensionnat, et j'espère que Dieu me fera la grâce de les conserver jusqu'à mon dernier soupir.

Cessant donc de me bercer de vaines espérances, je me recueillis et je résolus d'aller m'adresser à un riche commerçant, bien connu, qui a plusieurs jeunes filles à son emploi. Munie de mes références je me rends donc chez X... Vous devinez bien, n'est-ce pas, ce qui se passa dans cette première entrevue : la même aventure est arrivée à plusieurs. J'étais fort timide, encore que l'on m'accuse d'avoir du toupet. J'entrai, ou plutôt je me glissai dans le magasin et demandai à voir M. X., espérant que l'on me pousserait dans quelque cabinet, où, en tête-à-tête avec le redoutable seigneur de l'endroit, je pourrais l'entretenir. Je tremblais, je pâlisais, je rougissais : bref, une trépidation intérieure m'oppressait à ce point que j'en perdais presque l'usage de mes facultés. Les commis ne daignèrent point faire attention à cette pauvre petite personne, qui se morfondait au milieu des allants et venants. Enfin, un petit homme, très maigre, le nez orné de lunettes et qui se redressait pour se grandir, s'approcha de moi et commença par me toiser avec une railleuse impertinence.

—Qu'est-ce que c'est ? me dit-il, d'un ton sec.

—Je voudrais avoir l'honneur de parler à M. X....

—C'est moi !

—Ne puis-je vous entretenir un instant en particulier ?

—Pour quelle affaire ?

Je crus que j'allais tomber en défaillance. Lui, me regardait d'un air narquois :

—Vous vous nommez ?

Je lui passai mes références, ne pouvant répondre.

Mademoiselle, répliqua froidement le petit homme, il s'agit de vous caser ici soit comme clavigraphiste, assistante-secrétaire, et j'y suis tout disposé....

Je rayonnai soudain. Quoi ! si tôt ?

—Seulement, poursuivit mon juge inexorable, vous allez inscrire ici votre nom et votre adresse. Etes-vous connue en ville ? Non ? Hein !... Eh bien ! mademoiselle, il faudrait vous faire connaître d'abord.

—Mais, pour me faire connaître à Montréal, monsieur, il faut que l'on m'emploie—apparemment, nous tournons dans un cercle vicieux.

—Mademoiselle, cela ne me regarde pas : il s'agit de savoir si vous êtes compétente comme le disent ces références, de personnes à moi inconnues. Or, c'est un risque à courir, et pour mettre les chances de mon côté, je suis forcé d'agir ainsi.

Je n'avais rien à répliquer à un pareil raisonnement ; je fis même la réflexion qu'il était juste, quoique rigoureux, et je me dis que cet honnête homme était un *gentleman* puisqu'au lieu de me

mettre à la porte incontinent, il daignait m'exposer les motifs de son refus.

Je le saluai donc : il me tourna le dos et je partis, presque décidée à me laisser mourir de faim.

Pourtant, comme la Providence m'a départi une dose assez forte d'opiniâtreté, je voulus avaler le calice jusqu'à la lie, et j'allai chez un autre marchand, celui-là gros et de haute taille, qui me fit à peu de chose près, le même accueil que M. X....

Quelques jours plus tard, il m'advint une bonne fortune. Je vis, dans la colonne des annonces d'un grand journal anglais, qu'on demandait "a french correspondent and general office assistant." Je me présentai presto.... On me conduisit dans un vaste bureau, meublé de trois pupitres, auxquels étaient assises trois personnes.... J'en connaissais bien une... Je lui appris le but de ma visite. Elle s'intéressa à moi si bien que le lendemain, à neuf heures précises, j'entrais en fonctions. Enfin, je vais gagner ma vie, encore une fois : ce n'est pas le Pérou, mais il faut se contenter de ce qu'on a.

Fauvette

LE CAS DE CONSCIENCE

Je vois pleurer sous les pommiers les deux petits de Mme Jean, la veuve,—sous les pommiers dont les branches écrasées de fruits craquent malgré leurs états, car on peut prétendre que, cette année, il y a de la pomme !

Qu'est-ce que je dis, pleurer ? Les deux petits de Mme Jean sanglotent.

La petite dans chaque main tient une pomme ; dans chaque main, le petit frère tient une pomme aussi.

Tout pleins de ce grand chagrin, les deux petits de Mme Jean, les larmes mêlées de poussière, ils avançant tous les deux pas à pas, semblant en quête de quelque chose et aussi comme s'ils cherchaient, ce ne serait pas commode, la place de leurs petits pieds parmi toutes les pommes tombées,—si nombreuses tombées, qu'il y en a, en vérité, presque autant sous les arbres que dessus. Elles font à la terre une belle couverture toute joyeuse, jaune et rouge.

Les deux enfants m'ont aperçu, et voilà que les sanglots redoublent,—et hi ! hi ! hi !... et ho ! ho ! ho !... et hu ! hu ! hu !... à s'en boucher les oreilles.

Nous sommes de vieux amis, les petits de Mme Jean et moi ; j'ai mérité leur confiance.

—Pourquoi pleurez-vous, mes petits

Ça devient pire. J'ai ouvert une nouvelle écluse de pleurs....—J'apaise, je console, je dolote, je câline, et enfin, j'arrache de la petite aînée, à bien grand-peine,—pendant que le pauvre tout petit, le cœur tout gros, pousse des soupirs à fendre les rochers,—j'arrache syllabe par syllabe le pénible aveu,—l'aveu du Crime !

—La maman est malade. (Je le sais bien).

Alors les deux enfants ont poussé, en se promenant, bien loin, jusqu'aux pommiers.

Alors, ils ont vu là tant de ces belles pommes à terre en train de se pourrir, qu'ils en ont ramassé quatre et les ont apportées tout contents à la maison, pour "faire du bien" à maman.

Mais maman a été tout à fait, tout à fait fâchée.

Alors elle a dit que ces pommes appartiennent à quelqu'un ; qu'il est mal de prendre ce qui appartient aux autres ; qu'elle n'aurait jamais cru ses enfants capables d'une action aussi vilaine ; que cette pensée pouvait la rendre plus malade encore par le chagrin et que, d'ailleurs, elle aimait mieux mourir que d'avoir des enfants malhonnêtes.

Alors elle a commandé aux petits qui étaient bien las pourtant, de retourner porter les pommes à l'endroit où ils les avaient prises....

—Eh bien, mes enfants, votre maman a eu raison : remettez les pommes à terre.

Dernière et formidale explosion de sanglots, qui deviennent des hurlements : je viens justement de mettre le doigt sur le point douloureux.—J'ai touché le suprême Cas de Conscience !...

—C'est que.... c'est que.... nous ne nous rap-

pelons pas sous quel arbre !....

Et en rapportant sur mon épaule le petit jusqu'à la porte de Mme Jean, soutenant la petite par la main, je pense que, malgré tout, rien n'est perdu et qu'il ne faut désespérer de rien tant qu'il reste encore comme cela de braves gens qui laisseront derrière eux de braves petits ;—et je me découvre devant l'humble maison de Mme Jean, la veuve.

NADAR.

PROPOS DU DOCTEUR

OREILLES ET BOUCLES D'OREILLES

Rien n'est beau comme une jolie petite oreille, et, si je professe cette opinion, ne croyez pas que ce soit pour flatter l'amour-propre de celles de mes lectrices qui possèdent de chaque côté du visage deux petites conques faites au tour. Pas le moins du monde ; vous savez, d'ailleurs, que je ne suis point un flatteur.

Donc, je poursuis mon raisonnement.

Tout le monde a des oreilles : il y en a de jolies et il y en a de pas jolies. Les femmes qui ont de jolies oreilles possèdent deux petits bijoux, dont elles savent apprécier le prix : elles n'ont alors nul besoin de suspendre à leur lobe des petits morceaux d'or et de petits cailloux pour rehausser l'éclat de leur beauté.

Celles, au contraire, qui ont un joli nez, mais dont les oreilles laissent un peu à désirer au point de vue du fini ou du modelé, n'ont que faire d'appeler l'attention du public sur leurs imperfections, grâce à un ornement qui attire l'œil. Alors pourquoi les boucles d'oreilles ?

Vous ririez bien de moi, lectrices malicieuses et incorrigibles, si, par imitation des sauvages, je me faisais passer un anneau d'or dans le bout du nez, fût-il d'une richesse et d'un prix inestimable (l'anneau, pas le nez).

Alors, ce qui est permis à vos oreilles est défendu à mon nez ; en voilà de l'intolérance !

Notez que je ne suis pas l'ennemi des bijoux, ni des bijoutiers : portez des bracelets, des broches, des bagues, des diadèmes et *tutti quanti*, tant que vous voudrez ; mais palsembieu ! ne poussez pas l'amour de la coquetterie jusqu'à vous faire trouser les oreilles. Si vous les avez percées, continuez à porter des boucles d'oreilles, si le cœur vous en dit, mais, pour Dieu, ne faites plus mutiler vos enfants.

Serai-je écouté ; peut-être que non. Alors, suivez bien mes conseils.

Si vous tenez absolument, ô barbares parents, à faire transpercer les oreilles de vos malheureuses fillettes, exigez bien de celui qui aura le cœur d'accomplir ce métier de bourreau qu'il prenne pour cette horrible besogne des instruments propres, qu'il les trempe dans une solution forte d'acide phénique, qu'il les passe à la flamme d'une lampe à gaz ou à alcool, s'il veut éviter les complications qui suivent les plaies envenimées. Que de fois j'ai vu la tranxion de l'oreille suivie d'accidents interminables : rougeur, eczéma, suppuration, ulcération, etc., etc. Souvent aussi ce sont les boucles d'oreilles qui entretiennent le mal, parce qu'elles sont malpropres ou composées d'alliages irritants.

J'ai vu dernièrement une femme à laquelle ses parents avaient légué des oreilles intactes ; à vingt-cinq ans, malgré mes conseils, elles se les fit percer ; elle a lutté pendant un an ; pommades, onguents, cautérisations, rien n'y a fait : dès qu'elle chaussait ses boucles d'oreilles, une petite ulcération venait la rappeler au sentiment de la réalité.

Elle a dû renoncer à porter l'instrument de son supplice, et je connais quelqu'un qui riait bien sous cape de cette aventure, ô gué, ma mie.

D AMBO.

Les ennemis de la polémique énergique devraient se rappeler que l'abeille qui ne pique pas ne fait pas de miel.—G.-M. VALTOUR.